Recueil de nouvelles
2007



Collectif

LES ÉDITIONS Z'AILÉES
22, rue Ste-Anne
C.P. 6033
Ville-Marie (Québec)
J9V 2E9
Téléphone : 819-622-1313
Télécopieur : 819-622-1333
www.zailees.com

DISTRIBUTION
DIFFUSION RAFFIN
29, rue Royal
Le Gardeur (Québec)
J5Z 4Z3
Téléphone : 1-800-361-4293

Infographie : Le Reflet I.D. Grafi*k*
Maquette de la couverture : Le Reflet I.D. Grafi*k*

Dépôt légal : 2008
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

ISBN : 978-2-923574-24-0

Imprimé sur papier 100 % recyclé.


Recueil
de
nouvelles
2007


Éditions
Ailées

Table des matières



Pour une deuxième année, l'équipe des Z'ailées vous présente les nouvelles finalistes du Prix littéraire Z'ailées, issues du concours présenté chaque automne.

Encore une fois cette année, il a été ardu pour le jury de sélectionner les nouvelles faisant partie du Recueil. Les textes reçus étaient de qualité et bien originaux.

En espérant que vous aurez du plaisir à découvrir ou redécouvrir ces auteurs émergents ou professionnels.

Merci à tous les participants et bonne lecture,

Les Z'ailées

1

François Bélisle

Provok

Lorsque j'ai ouvert les yeux, il faisait complètement noir, je n'arrivais pas à distinguer les ombres qui dansaient autour de moi…

Enfin… J'assistais, à demi-conscient, à un rave regroupant ce qu'il y avait de plus méchant et cynique dans le bassin d'agents de la CIA, du FBI et de la Gendarmerie royale du Canada réunis. L'effet du taser gun, ce pistolet électrique qui vous décharge je ne sais combien de volts dans la poitrine, est imparable, je vous le jure!

J'en avais assez! La paranoïa du 11 septembre et la guerre au terrorisme me donnaient des pustules sur les nerfs.

Pourtant, j'étais convaincu d'avoir commis le « crime parfait ». Les vapes, dans lesquelles ces policiers m'ont enfoncé, entravaient lourdement mes capacités de réflexion. Où avais-je commis l'erreur? Maintenant menotté, le corps en guenilles, les agents m'emmenaient je ne sais où. La seule façon de recouvrer mes sens était de raconter l'histoire à un ami imaginaire. Où avais-je commis l'erreur?

* * *

Je ne sais pas si vous êtes passés par la sécurité de l'aéroport de Val-d'Or récemment. La gent

dame de la sécurité me dévisage et envisage mon corps comme un garde-robe rempli d'explosifs.

La phrase assassine arrive lorsqu'elle me lorgne le postérieur. Monsieur, avez-vous objection à ce que Gaston tâte vos boutons sur vos pantalons? Zélée et poète avec ça!

Elle parlait des minuscules rivets de métal aux coins de mes poches de jeans! D'abord incrédule, j'ai songé : il est vrai que je pourrais les arracher et les faire avaler de force au pilote. Pire encore, ces mêmes boutons préalablement enduits de cyanure et d'arsenic me permettraient de prendre le contrôle de l'avion et m'écraser quelque part sur la planète.

Quoi qu'il en soit, je ne peux pas refuser de me faire tâter. Si au moins le Gaston-tâteur était chouette! Mais pas de chance, il a l'air d'un ver de terre qui porte une perruque et des gants de caoutchouc. Il s'approche et se met au travail. Enfin, au travail, c'est beaucoup dire. Je ne peux m'empêcher de préciser :

- La dernière fois monsieur, que quelqu'un m'a tâté des boutons sur les fesses, c'était ma mère!

J'aurais bien envie de continuer : « … et attention! Vous ne savez pas de quoi ces boutons sont enduits… Pauvre con! » Si je lui avais fait la blague, je serais probablement resté au sol.

Le diable soit de ces fouilleurs de merde!

Deux semaines plus tard, je suis à l'aéroport de St-Bruno-de-Guigues, à attendre une délégation en provenance d'Ottawa qui arrive par avion privé. Étonnamment, il n'y avait personne sur place. Je me suis demandé si je serais obligé de faire passer mes invités par-dessus la clôture!

Je regarde partout autour de moi. Rien, ni personne. Par contre, au bout du bâtiment, je m'aperçois que la porte d'accès à la piste n'est pas verrouillée. Pas de cadenas, pas même une chaîne! Tout ou rien, quoi! Vive la sécurité!

Mes invités se font attendre, j'en profite donc pour aller regarder de plus près les six petits avions stationnés aux abords de la piste. C'est alors que me vient une idée…

Deux jours plus tard, je prépare mes affaires : appareil-photo, trépied, carabine à plomb, pâte à modeler, pellicule plastique, habit complet de chasseur en tissu de camouflage et cagoule.

Quelques heures de route et je retrouve mon aéroport, tout aussi désert. J'ai tout le loisir de mettre mon plan à exécution. Tout d'abord, j'accroche des petits paquets bien enveloppés tout autour de ma ceinture, avec quelques fils en évidence et passe la carabine en bandoulière. Ensuite, j'installe mon appareil-photo devant un des avions et règle le déclencheur automatique.

J'ai pris une bonne dizaine de photos. Je ressemble à Oswald qui posait fièrement dans son jardin avec sa Mannlicher-Carcano.

* * *

Le lendemain, un samedi, je parcours Val-d'Or à la recherche des ventes de garage. Je finis par trouver ce que je cherchais. Une vieille dactylo, une bonne vieille piocheuse encore fonctionnelle. J'imagine déjà les agents de la police judiciaire en train d'essayer de retracer le modèle ou les points de vente, qui n'existent plus de toute façon...

De retour à la maison, j'imprime la meilleure de mes photos, non sans l'avoir un peu trafiquée à l'ordinateur. Un peu de flou sur mon visage masqué, ombres sur le sol transformées pour créer la confusion, au cas où il y aurait une réouverture

d'enquête dans 25 ans… Et voilà le travail!

* * *

Lundi matin.

Mon plan ira plus vite que prévu. Je dois retourner à Montréal. Il ne me reste plus qu'à acheter des gants de cuir neufs, le style qui colle à la peau, et à imaginer mon texte.

Lundi soir.

Les lettres sortent d'une traite dans ma tête.

Vous, kapitalistes pro USSA, vous pâtirez par la voix de Dieu, par la voie du Ciel.

Libérez Guantanamo! Sortez vos armées! et je posterai directement au Parlement…

* * *

Mercredi matin à l'aéroport de Val-d'Or.

J'ai une chance de bossu. Ce cher tâteur-de-boutons-de-Gaston est là, fidèle au poste, à la barrière de sécurité avec son bâton détecteur de métal. Les gants pour toucher rectal dépassent de sa poche.

Je justifie mon gant de cuir noir à la main gauche par une vilaine brûlure. Une fois la guérite passée, et sans signal, Gaston me fait signe de poursuivre.

J'ai volontairement délacé une chaussure. À sa hauteur, je m'arrête et lui demande de tenir ma carte d'embarquement. Je lui dis simplement, que j'ai bien assez d'une brûlure, je n'ai pas besoin de me casser la figure en m'enfargeant dans mes lacets.

Il acquiesce.

Toujours de la main gauche, je reprends ma carte, sous laquelle j'ai mis une feuille blanche pliée en trois.

Gaston, j'ai peut-être des boutons sur les fesses, mais j'ai maintenant tes empreintes sur une feuille blanche, prête à être tapée…

* * *

Ce n'est seulement qu'en salle d'interrogatoire que j'ai su où j'avais commis une erreur. Lorsque Gaston m'a remis la feuille blanche et ma carte d'embarquement, une partie de l'encre de cette dernière s'est transposée sur le papier vierge. Pas assez pour que je distingue quelque chose à l'œil nu, mais suffisamment pour que mon nom apparaisse, quelque part, dans un laboratoire de police scientifique…

2

Gino Lévesque

Il y a l'oubli

Lorsque j'ai ouvert les yeux, il faisait complètement noir. Je n'arrivais pas à distinguer les ombres qui dansaient autour de moi. L'opacité ténébreuse absorbait les lignes des profils volatils de ces silhouettes en mouvement. Peu à peu, l'absence de lumière se dissipa dans la pénombre et sous les lueurs tamisées d'un clair-obscur les reliefs apparurent. Les formes imprécises émergèrent avec douceur, graduellement elles s'incorporèrent l'une dans l'autre comme si elles intégraient un seul corps et je pus, à ce moment, nettement discerner les courbes d'une poitrine proéminente, celles des seins plantureux qui ornementaient le blouson moulant de Sandre. Ou devais-je dire d'un ange? Elle était si belle. Cette femme était dotée d'une splendeur inégalée, une beauté telle qu'elle sublimait la poésie. Elle remua ses lèvres avec sensualité et expulsa hors de sa bouche une voix caressante qui m'interpella.

- Comment te sens-tu mon amour?

Calmement, elle me tendit un verre rempli d'eau fraîche. Ma bouche était pâteuse. J'ai bu pour me désaltérer et en luttant contre les étourdissements, un peu confus, je lui ai répondu :

- Je me sens encore comme un inconnu.

À chaque séance, reprendre conscience devenait de plus en plus pénible. Pour chacun des tests, récupérer l'état d'éveil s'avérait davantage difficile qu'il ne l'était au précédent. Cette fois, la session d'hypnose avait duré presque 20 heures. Peut-être étions-nous allés trop loin. Le désir de me souvenir m'attirait avec une force tellement grande qu'elle aveuglait ma raison. Sandre m'avait prévenu que ce genre d'intervention présentait certains risques. Cet engourdissement psychique prolongé causait quelques troubles sensoriels spécialement au réveil et s'ajoutait à ces séquelles, des effets secondaires plutôt humiliants qui se manifestaient pendant la session. Ce que j'éprouvais lors d'une séance, tout mon être le ressentait, mentalement et physiquement. Lors d'un rappel, c'est ainsi que Sandre appelait ce phénomène de remémoration, toutes les zones de mon cerveau étaient en activité, dans son entier mon organisme réagissait aux stimuli du souvenir. L'action se transférait pour se prolonger dans mon système nerveux et mes muscles réagissaient en simultané comme si je revivais vraiment

l'événement. À l'occasion de ma première transe, en replongeant dans une compétition de natation que j'avais gagnée lors de mon adolescence, j'avais mimé tous les gestes du crawl. Si je me remémorais une circonstance triste, je versais des larmes dans le réel. Lorsque mon souvenir prenait une tournure érotique, je retrouvais immanquablement du sperme dans mon sous-vêtement. Et la gueule de bois qui m'incommodait actuellement était la conséquence d'une beuverie, car dans le dernier rappel, je m'étais saoulé jusqu'à l'ivresse. Je pris une autre gorgée.

- Tu es un acteur célèbre Glève et également mon mari.

Faisant preuve d'une patience infaillible, Sandre me relatait notre vie ensemble, elle me parlait du couple heureux que nous étions et me répétait sans cesse combien nous nous aimions. Elle semblait tellement sincère, j'avais envie de la croire.

Au préalable, avant de débuter les séances d'hypnose, pour ressusciter mes souvenirs, Sandre m'avait fait visionner ma filmographie, un véritable marathon, une projection de 19 films, en majorité des drames et des thrillers avec

quelques comédies. Près d'une dizaine de ces longs métrages avaient été des succès au palmarès. Sandre était persuadée, du moins avait espoir, qu'en me faisant tout ce cinéma, je retrouverais la mémoire. Scène après scène, chacune de ces séquences ne m'apportait que de vagues souvenirs au sujet de personnages qui n'étaient pas moi; un agent secret, un roi, un avocat, tantôt un écrivain, ensuite une vedette du rock, puis un tueur en série, un homme d'affaires prospère, un jeune père de famille monoparental, un super héros, pour finir par le clou du spectacle : une star de la porno. Malgré ce traitement, je ne savais toujours pas qui j'étais, ma quête identitaire se soldait par un échec, je ne récoltais que le néant.

J'étais devenu amnésique suite à des circonstances inexpliquées, la cause de ce trouble était indéterminée. On m'avait simplement retrouvé errant sur le trottoir sans aucune blessure apparente. Depuis, je me questionnais sans recevoir de réponse. On me fit une batterie d'examens pour tenter de résoudre ce mystère. D'abord, on me rasa le crâne, les médecins appliquèrent des électrodes sur mon cuir chevelu et analysèrent les

tracés de l'électroencéphalogramme. Des neurologues me tranchèrent la cervelle du cervelet jusqu'au lobe frontal. Ils disséquèrent mes hémisphères cérébraux avec des ondes radio en utilisant l'imagerie par résonance magnétique et ne décelèrent aucune lésion. Selon leurs diagnostics, il n'y avait qu'une seule explication possible : ma mémoire déficiente était due à un choc psychosomatique. Il s'agissait d'une sorte de court-circuit dans mon esprit déclenché par un bouleversement. Ils affirmèrent que ce blocage était un réflexe du conscient en réaction à un choc émotif violent.

Sandre était psychiatre de profession avec pour spécialité l'hypnose. Elle connaissait tous les secrets de cette discipline, même que ses confrères la considéraient comme étant l'une des meilleures dans ce domaine. Personnellement, je ne pouvais résister à son magnétisme. Elle était passionnée par ses recherches et ma condition lui donnait l'occasion d'approfondir ses travaux. Elle disait en souriant que j'étais le cobaye idéal, qu'en fait, ces expériences avec moi étaient de véritables opportunités d'améliorer ses techniques et de prouver ses théories. Elle avait l'ambition de

pouvoir exploiter le plein potentiel de ses découvertes. Dès les premiers essais, je récupérais des fragments d'autrefois, des pièces minuscules d'un monumental casse-tête que j'assemblais pour reconstituer ma personnalité. Mais je n'en récupérais pas suffisamment pour combler le vide immense dans mon esprit. On a donc décidé de prolonger la durée des périodes d'hypnose. Graduellement, les séances de 20 minutes devinrent des heures. D'abord deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, un compte à rebours inversé qui progressa jusqu'à atteindre 20 heures. Je venais pratiquement de revivre une journée entière et en avais ressenti toutes les sensations. Par le biais de ce conditionnement hypnotique, peu à peu je devinais momentanément qui j'étais. Au présent, mes mémoires émergeaient du passé, comme des mirages, elles apparaissaient dans le désert de mes pensées. Littéralement, je voyageais dans le temps.

Après quelques jours de repos, nous nous préparions pour une nouvelle session d'hypnose. Nous étions tous les deux excités à l'idée d'aller au-delà de nos précédentes performances. Nous

voulions dépasser les limites et franchir la frontière des 24 heures. Sandre était très enthousiaste, elle était persuadée que cette tentative serait une réussite. En essayant de lui cacher ma nervosité, je me suis installé confortablement sur le fauteuil et elle me suggéra de me détendre.

- Calme-toi.

Elle était plutôt convaincante. Le chuchotement de sa voix me pénétra et je me suis assoupi. Devant mes yeux, le pendule oscillait mollement.

- Ralentis ta respiration Glève, concentre-toi. Dirigé par ce flot de mots, je me suis laissé dériver dans le temps, précisément juste avant le moment durant lequel se manifesta mon oubli. La première phase du rappel était vaporeuse et ponctuée de distorsion. Doucement, la vision se stabilisa et le souvenir devint limpide. J'aurais voulu ne jamais m'en rappeler, c'était effroyable, terrible, j'avais commis l'irréparable. Je ne désirais maintenant qu'une seule chose pour que cesse ce supplice : mettre fin à ce cauchemar. Je souhaitais de tout cœur m'évader de cette mémoire, mais elle me gardait captif. L'insoutenable intensité de l'émotion qui tourmentait mes pensées augmentait avec

la cadence de mon rythme cardiaque. Mon pouls s'accélérait et pour cause puisque cette obsédante préoccupation, cette troublante sensation devenait incontrôlable. Elle se resserrait sur moi, m'étouffait et donnait l'impression d'envahir tout mon être. Cet étrange sentiment se transforma en appréhension. Brutalement, un pressentiment morbide s'empara de moi. Terrifié devant l'angoisse grandissante, j'ouvris les paupières et tout mon univers bascula. Inerte, la tête de Sandre gisait sur ma cuisse avec mes mains crispées autour de son cou.

3

Jean-Claude Castex

La visite

Lorsque j'ai ouvert les yeux, il faisait complètement noir. Je n'arrivais pas à distinguer les ombres qui dansaient autour de moi. Il m'a fallu plusieurs secondes pour que mon esprit revienne se nicher dans mon corps encore engourdi de sommeil.

J'avais l'impression que mon cerveau était un puzzle dont il manquait quelques pièces. Petit à petit, chaque pièce égarée, chaque détail de la soirée a repris sa place dans le tableau pour me donner une vision claire de la situation. C'était la nuit de Noël. Mes parents m'avaient laissé au lit car je n'avais pas voulu aller à l'église avec eux.

Je n'avais que neuf ans. Depuis plusieurs mois déjà, mes parents me promettaient que, pour la première fois, j'irais à la messe de minuit. J'en étais très fier. Papa m'avait dit :

- Tu es un grand garçon maintenant, mon petit Popaul. Cette année, tu viendras avec nous. Tu vas voir comme c'est merveilleux d'entendre les beaux cantiques de Noël au milieu de la nuit. Le bonheur brille dans les yeux des gens. Ils pensent aux cadeaux qu'ils vont découvrir au retour, au bon réveillon, à la dinde aux marrons, aux tourtières.

Je m'étais fait une telle joie d'y aller! Jusque-là,

ils me faisaient garder par une jeune fille qui avait besoin d'argent. Il faut être vraiment pauvre pour travailler le soir de Noël! Mais j'ai commis l'erreur de me coucher à 21 h pour être frais et dispos à 23 h.

- Allez, Popaul, il faut te lever si tu veux venir avec nous à la messe de minuit. Si nous n'arrivons pas au moins 50 minutes à l'avance, nous ne trouverons pas de siège. Lève-toi vite, mon chéri!

Durant toute mon enfance, mes parents m'ont affublé de ce surnom ridicule. Un jour, à 18 ans, j'ai dit : « Je m'appelle Paul! » Ils ont compris.

Cette nuit-là, je n'ai pas réussi à trouver la moindre énergie et, à mon grand désarroi, j'ai entendu ma propre bouche répondre d'une voix pâteuse :

- J'ai sommeil, maman. Je veux rester au lit.

- Comment ça? Tu ne veux plus venir?

- Je suis trop fatigué. Je veux dormir! J'irai au prochain Noël!

Mes parents étaient consternés.

- Mais qu'allons-nous faire? Nous ne pouvons tout de même pas le laisser seul? On ne trouvera pas de gardienne à une heure aussi tardive! Je vais rester avec lui! a dit mon père.

J'entendais sa voix comme dans un songe.

- Non! C'est pas juste pour toi! Popaul est assez grand maintenant. Il a neuf ans bien sonnés. C'est son premier sommeil… Le plus profond! On peut le laisser une heure ou deux! Aucun danger qu'il se réveille! a répondu ma mère avec conviction.

C'est ainsi qu'ils m'ont laissé seul, sans soucis des conséquences incalculables qui leur tomberaient sur la tête… et sur le cœur, en cas d'accident. Il faut dire à leur crédit que mes parents n'avaient que 28 ans car je suis né d'une expérimentation imprudente entre deux adolescents irréfléchis. Je suis arrivé au milieu d'eux sans y être invité. Ça les a amusés le premier jour d'avoir un bébé et de jouer *à papa et à maman*, mais ils en étaient déjà fatigués le lendemain. Heureusement que ma grand-mère a pris la relève au tout début. J'ai toujours pensé que j'aurais dû être leur frère plutôt que leur fils.

Mes parents sont partis sans doute sur la pointe des pieds car je n'ai plus rien entendu.

* * *

Probablement une bonne quinzaine de minutes après leur départ, une sonnerie stridente a déchiré le calme de la nuit et m'a arraché à mon

sommeil. J'ai ouvert les yeux, tout surpris. Il faisait complètement noir. Je ne voyais rien. J'ai cru que mes paupières ne s'étaient pas vraiment ouvertes. Je me souviens des efforts que j'ai faits pour écarquiller les yeux; sans plus de succès. La sonnerie du téléphone me vrillait les oreilles. Pourquoi papa et maman ne répondaient-ils pas? Ah oui! Ils étaient partis à la messe de minuit. J'avais l'impression qu'il ne s'arrêterait jamais. Mes cheveux commençaient à se dresser sur la tête tant ce bruit m'horripilait.

« Ce téléphone sonne plus fort la nuit! » pensai-je.

J'avais trop peur de me lever et de me promener pieds nus dans l'obscurité presque totale pour aller répondre. Oui, les rats gris et les souris blanches! À cet âge tendre, on a peur des rats et des souris qui ne demandent qu'à venir nous grignoter les orteils comme un morceau de gruyère!

Un lampadaire de la rue, bousculé par le vent, faisait danser les ombres dans ma chambre.

Dès que le téléphone s'est enfin tu, le calme est revenu comme un paradis retrouvé. J'ai commencé à dériver vers le sommeil. Avant de me laisser

complètement ensevelir dans les profondeurs de l'inconscient, j'ai entendu un cliquetis de clé dans la serrure; un bruit léger et imprécis. J'ai levé la tête pour écouter avec attention. Ce bruit venait de la porte arrière, du côté du jardin. Quelqu'un glissait à tâtons une clé dans la serrure… et… tournait avec précaution. Qui était-ce donc? Papa et maman, peut-être. Pourtant, quelque chose me disait que ce n'était pas mes parents. Je reconnus le bruit familier de la porte qui s'ouvre lentement et se referme en miaulant comme notre chat Mistigri. Du fond de ma chambre obscure, je voyais avec mes oreilles, comme un aveugle. Soudain, comme par magie, l'encadrement de ma porte s'est éclairé. On avait allumé une lampe de poche. Puis un bruit de botte sur le plancher : *flac! flac! flac!* accompagné d'un bruissement de tissus de vêtements d'hiver : *frou! frou! frou!*

- Ça doit être le Père Noël, pensai-je sans me laisser le moindrement effleurer par la peur. Le Père Noël vient livrer nos cadeaux. Je vais peut-être le voir. Super! Je vais raconter ça à mes copains à l'école… Bof! Ils ne voudront pas me croire.

Les idées joyeuses m'assaillaient comme des flocons de neige un jour de tempête. Je suis d'un naturel optimiste. Je me préparais à sauter au bas de mon lit pour aller me jeter dans les bras du vieil homme lorsque les paroles de ma mère me revinrent :

- Le Père Noël ne passe jamais quand les enfants sont éveillés. Il ne veut pas être vu!

- Pourquoi?

- J'en sais rien moi! avait répondu ma mère. Il doit avoir de bonnes raisons, sans doute!

Dans le couloir, que j'apercevais en enfilade par l'entrebâillement de la porte, la lumière se déplaçait. Les murs se mettaient à prendre vie et les ombres aussi. Une tache de lumière sautait sur les murs, sur le plafond, sur le plancher comme un gros papillon fou de liberté. Le rectangle de ma porte entrouverte dansait contre le mur, derrière moi.

Dans la maison silencieuse, seul le *flac! flac! flac!* des souliers, et le *frou! frou! frou!* des vêtements taquinaient le silence :

L'ombre du Père Noël, couverte d'un gros manteau de fourrure, apparut au fond du couloir.

Un capuchon donnait une forme pointue à la masse noire. Ses gros doigts recouvraient le cercle lumineux de sa lampe de poche pour ne laisser passer qu'un rayon de lumière blanche. Je pouvais voir le cercle rose de l'ampoule à travers la peau des doigts.

- Le Père Noël est gentil, murmurai-je dans ma tête, les yeux grands ouverts de gaieté et le cœur joyeux. Il fait attention de ne pas me réveiller!

Le Père Noël entra dans le salon, où justement se dressait l'arbre et pendaient les bas rouges.

- Il va déposer les jouets, pensai-je, les yeux pleins de curiosité.

Sans un bruit, je posai mes pieds sur le tapis et me cachai sous le lit :

- Il ne faut pas qu'il voie que je ne dors pas, sinon il va peut-être reprendre les jouets et s'enfuir.

L'ombre du Père Noël revint dans le couloir. La lumière hésita un instant, puis la grosse silhouette entra dans ma petite chambre et vint se pencher au dessus de mon lit. Le Père Noël était si près de moi que j'aurais pu toucher ses grosses bottes de cuir. Des bottes de motoneige…

- Tiens! Il n'est donc pas venu avec son renne au nez rouge? pensai-je. Quel bonheur de voir le Père Noël de si près. Papa et maman n'en croiront pas leurs oreilles!

Caché sous mon lit, je vis les bottes tourner les talons et repartir : *flac! flac! flac! frou! frou! frou!* en laissant de grandes traces de neige fondante.

- C'est drôle; le Père Noël est malpropre. Si maman était là, elle le gronderait sans doute de ne pas avoir laissé ses bottes sales à la porte... Mais, de toute façon, s'il enlevait ses bottes dans chaque maison, il ne finirait pas sa tâche avant le lever du jour.

Je lui trouvais mille excuses à ce bon vieux. Lorsqu'il arriva dans le couloir, je le vis de nouveau des pieds à la tête. Il passa devant l'entrée obscure de la salle de bain et continua jusqu'à la chambre de mes parents dans laquelle il pénétra. J'entendis quelques bruits de tiroirs :

- Il apporte des cadeaux à papa et à maman... pensai-je. Il les met dans le tiroir de la commode. Sans doute pour leur faire une surprise. Pourquoi ne les met-il pas dans les bas rouges, comme pour moi?

Dans ma cachette, j'entendis le Père Noël remuer des coffrets, des boîtes :

- Qu'est-ce qu'il peut bien leur laisser? Peut-être des bijoux. Maman met ses bijoux dans ces tiroirs-là.

L'ombre revint enfin dans le couloir d'un pas plus rapide et se dirigea vers la porte d'entrée. En voyant qu'il allait disparaître, je ressentis un grand regret : « Le Père Noël va partir et je ne le reverrai sans doute jamais ». L'idée me traversa l'esprit de crier de toutes mes forces : « Ne t'en vas pas, Père Noël. Viens m'embrasser. Je veux te dire au revoir. »

La peur de le mécontenter m'arrêta. Je gardai le silence. J'entendis la porte s'ouvrir et se refermer. La clé tourna dans la serrure. Puis, plus rien. Le silence et l'obscurité retombèrent dans la maison. Alors je ressentis un violent frisson de peur me parcourir l'échine : « Il y a peut-être une souris cachée dans un coin de ma chambre... » D'un bond, je sortis de ma cachette pour me précipiter dans mon lit. Je ramenai mes genoux contre mon menton en cachant ma tête sous les couvertures. « Brrrrrrouououou, quelle peur j'ai

eue! »

J'étais si énervé que je ne pus dormir. Quelques minutes après, j'entendis un bruit de voiture, des rires et des voix. Papa et maman revenaient. Je me précipitai à leur rencontre :

- J'ai vu le Père Noël! J'ai vu le Père Noël! Il est venu tout à l'heure...

- Ah, c'est merveilleux! répondit mon père en me prenant dans ses bras. Que t'a-t-il dit?

- Rien, il est entré et il est venu apporter mon cadeau ici, dans le salon, dis-je en me laissant glisser des bras de mon père pour aller fouiller dans mes bas rouges.

Tout en glissant ma petite main dans la longue chaussette, je continuai :

- Et il vous a apporté des cadeaux à vous aussi. Allez voir dans les tiroirs de votre commode... dans votre chambre... Moi, je croyais que le Père Noël passait toujours par la cheminée, mais ce soir, il est passé par la porte. Il avait la clé... Il n'a pas enlevé ses bottes... et il a tout sali... dis-je en tendant mon petit doigt vers les traces de neige fondue.

Mes parents regardèrent, effarés, les traces de

bottes sales sur notre tapis de Turquie fabriqué en Chine.

Jamais plus ils ne me laissèrent seul à la maison. Quant à la clé que mes parents cachaient toujours sous le mur de la cabane du jardin, ils lui trouvèrent une autre cachette.

4

Zarina Boily

La puissance d'un regard

Lorsque j'ai ouvert les yeux, il faisait complètement noir. Je n'arrivais pas à distinguer les ombres qui dansaient autour de moi. Je me retrouvais dans une salle froide après une longue baignade dans un liquide visqueux à la température agréable.

Quelques jours plus tard, la panique ressentie par ma mère en voyant mon absence de réaction à la vue de son doux visage s'infiltrait dans les pores de ma peau. Mon cœur se gonfla d'une peine inconsolable. Instinctivement, elle devinait que mes larmes n'en étaient pas de faim, de fatigue ou d'un besoin d'être changé.

La pédiatre promenait son index de gauche à droite devant mes grands yeux marron. Aucune réaction.

C'est ce que ma mère m'a raconté lorsque j'ai demandé, dès que j'ai pu m'exprimer clairement :

- Toi aussi ton monde est noir?

Au début, j'étais triste d'être incapable de voir l'arc-en-ciel des couleurs.

Je tâtais mes jouets pour apprendre à les distinguer.

Je caressais tendrement le visage de mes parents pour mémoriser leurs traits.

Lentement, je créais ma banque d'images, devinais les odeurs et écoutais les bruits pour éclairer le monde obscur dans lequel je vivais.

Tout a basculé lorsque j'ai appris à lire avec mes doigts. Ma curiosité insatiable m'amena dans un univers de découvertes avec les nouveaux mots que j'apprenais. Je demandais à mes parents de me les expliquer lorsqu'ils ne pouvaient pas me les montrer, comme un arbre, une fleur.

Je m'adossais contre la clôture et je lisais, dévorant les lignes avec mon index qui me racontait l'histoire. La douce caresse de la brise et la chaleur du soleil me réconfortaient dans une complicité complexe que je ne pouvais expliquer. Une habitude que j'ai conservée en vieillissant.

Des souvenirs merveilleux bercent mon enfance. Dernière enfant d'une famille de quatre, ma mère nous a donné le meilleur d'elle-même. Mon père travaillait d'arrache-pied sur les chantiers d'hydroélectricité pour subvenir aux besoins de sa famille. Lorsqu'il revenait à la maison après une semaine de travail, nous partions souvent en vacances en famille parce que ma mère était à la maison pour s'occuper de nous.

C’est en majeure partie grâce à mes parents, mes deux frères et ma sœur si j’ai grandi dans un environnement où les différences avaient l’importance qu’on leur donnait. Je ne me suis jamais sentie différente des autres parmi les miens. La meilleure famille dans laquelle grandir.

Les convictions de ma mère étaient, dans la plupart des cas, immuables. Certains la qualifiaient d’entêtée, d’autres de bornée. Elle ne faisait qu’une bouchée de la critique des gens aux piètres arguments. Et ses enfants… elle avait la spontanéité d’une tigresse si quelqu’un se permettait de toucher un seul de leurs cheveux ou prononcer un seul mot déplacé. Les combats qu’elle a livrés pour moi sont nombreux. Un en particulier est mémorable : mon entrée à l’école.

- Mon enfant n’est pas handicapé intellectuellement, elle est aveugle… et extrêmement brillante. Elle sait lire depuis l’âge de quatre ans, avait-elle vociféré au directeur qui insistait pour m’intégrer dans un groupe d’éducation spécialisée.

- Mais elle a besoin d’une ressource adaptée à ses besoins, comme un professeur qui sait lire le braille, des manuels aussi.

- Vous ne m'apprenez rien de nouveau et votre rôle est de lui fournir ces ressources, comme vous le dites.

- Je comprends votre frustration, avait-il répondu, mais votre enfant demande une attention particulière et un guide.

J'avais envie de lui griffer le visage tellement l'homme m'était antipathique, mais je demeurai sans bouger, obéissant à la consigne de ma mère.

Après un long silence, ma mère pesta :

- Mon enfant a besoin d'apprendre dans une classe normale, stimulante pour son intelligence et dans laquelle elle pourra se faire des amis normaux. C'est l'environnement qu'elle connaît depuis sa naissance. C'est quelqu'un de sociable et astucieuse. Elle trouvera son chemin. Alors, écoutez bien, je ne répéterai pas deux fois. Je ne sortirai pas de ce bureau tant et aussi longtemps que je n'aurai pas la confirmation qu'elle sera intégrée dans un groupe composé d'enfants normaux. Et si seulement vous avez l'intention de demeurer sur vos positions, je rencontrerai le directeur de la commission scolaire.

Ils ont discuté longuement et au fil d'arguments irréfutables et de menaces sous-entendues, ma mère a eu gain de cause.

Ce soir-là, nous avons ri tout au long du repas et je pouvais percevoir dans la voix de mon père sa fierté, son admiration et son amour pour ma mère, qui n'a jamais concédé la victoire.

Mes parents nous aimaient et nous ont toujours mis sur le même pied d'égalité, mes frères, ma sœur et moi. alors comment aurais-je pu vivre ma vie en m'apitoyant sur mon sort?

- Nous sommes les seuls artisans de notre bonheur ou de notre malheur, m'a dit mon père un jour. Tu t'entoures de personnes bonnes et tu t'éloignes des mauvaises.

La sélection de mes amis à l'école a été un long processus. Je ne pouvais voir les secrets de leur langage corporel, mais je pouvais déceler plusieurs subtilités dans leur manière de s'exprimer. C'est de cette façon que j'ai choisi le père de mes enfants.

- Je suis sincèrement désolé, mademoiselle.

- Et vous m'avez sauvée d'une humiliation certaine avec vos bons réflexes. Si vous ne m'aviez

pas attrapée, je serais tombée raide à la renverse!

Son rire franc se mêla au mien. Sa douceur masculine était une mélodie agréable à mes oreilles. Je pouvais facilement le reconnaître dans le brouhaha d'une foule.

Il était grand et costaud. Cet après-midi-là, dans le large corridor de l'université, trop pressé pour regarder où le conduisaient ses pieds, nos vies n'ont plus été les mêmes après ce face-à-face corporel.

Nerveux et maladroit, il m'a demandé si j'acceptais de prendre un café avec lui – quand le temps me pressa moins, bien entendu.

La seule manière de le reconnaître était en dessinant ses traits. Non seulement sa gentillesse était naturelle, mais il avait un visage angélique. Mes doigts frétillèrent au contact de sa peau soyeuse. Ses lèvres éveillèrent en moi un désir jusque-là endormi. Cet homme ressemblait à un personnage des nombreux romans que j'avais lus, mais il était bien réel.

- Comment vous appelez-vous?

- Gabriel.

J'ai senti la réalité me fuir et me suis évanouie

dans ses bras en ayant juste le temps de répondre :

- Rosemarie.

Dès cet instant, je l'ai séduit par ma façon de ne rien faire à moitié. Je ne saurais faire autrement puisque ce sont les valeurs que mes parents nous ont transmises. Vingt et un ans plus tard, nous en rions encore et nos deux filles trouvent notre histoire charmante et amusante.

Tous les soirs, pour calmer les pleurs et combattre mon insomnie, je m'installe dans la chaise berceuse dans leur chambre à coucher. Je récite à voix haute les histoires de mon enfance que j'ai conservées. Elles gloussent et finissent par tomber de fatigue après m'avoir suppliée des dizaines de fois :

- Maman imite encore une fois le méchant sorcier qui fait peur aux enfants!

Même si je les fais promettre qu'après, elles vont sagement aller dormir, je ne me lasse pas de les entendre ricaner.

Ce sont des moments que je savoure égoïstement pour compenser l'expression sur leur visage que je ne vois pas.

- Ça va ma chérie? Tu as l'air bouleversée.

- Notre cadette m'a demandé pourquoi j'étais triste. Mes nombreuses tentatives de la convaincre que tout allait bien ont échoué. Elle a entendu le petit trémolo que j'essayais de camoufler en leur lisant leur histoire, qu'elle m'a dit.

En réalité, j'étais morte de peur devant l'inconnu qui m'attendait.

La puissance de ma nervosité secouait mon corps.

Je l'ai serrée dans mes bras pour la rassurer elle, autant que moi. Une longue étreinte pour apaiser ses doutes et lui faire sentir tout l'amour qui débordait de mon cœur pour elle. J'ai déposé un tendre baiser sur son front et lui ai dit qu'à son réveil demain matin, je serais déjà partie de la maison. Son papa aussi.

Grand-maman s'occuperait d'elle et de sa sœur.

Le lendemain après-midi, j'ai entendu des petites voix chuchoter en entrant dans ma chambre d'hôpital.

- Chut! Il ne faut pas faire de bruit.

- On ne doit pas la réveiller.

Mes filles se sont installées sagement de

chaque côté de mon lit. Une m'a caressé le front, l'autre a placé sa petite main sur la mienne. Lorsque j'ai ouvert les yeux, j'avais reçu un don précieux d'une adolescente emporté par l'épilepsie.

Une larme de joie a coulé sur ma joue en voyant le visage de mes enfants pour la première fois.

5

Gilles Boucher

La Grande Anavrine

Lorsque j'ai ouvert les yeux, il faisait complètement noir. Je n'arrivais pas à distinguer les ombres qui dansaient autour de moi. C'était des ombres dotées de voix et l'une de ces voix me semblait celle de la Grande Anavrine. L'autre aurait très bien pu être celle d'Isabelle, ma tendre épouse. Alors que j'essayais d'y voir clair, une troublante question, comme sortant graduellement de l'ombre qui m'entourait, s'est progressivement imposée : avais-je bien ouvert les yeux ou étais-je encore en pleine séance d'hypnose, sous le contrôle de cette femme aussi diaboliquement belle que mystérieusement inquiétante?

Pourtant, tout ce que je suis venu lui demander, c'est de me débarrasser de ma sale habitude de fumer. À ce qu'il paraît, elle y est parvenue pour une armée de faux jetons comme moi, qui échouent, tentative après tentative, essais conventionnels ou parfaitement loufoques.

Et puis Isabelle, véritable tyran quand il s'agit de la cigarette, m'a remis cette feuille volante, publicité au titre inspirant : « Encore un échec dans votre tentative d'arrêter de fumer? La Grande Anavrine, hypnotiseuse, vous en débarrassera!

C'est garanti! » J'ai donc fait le voyage, de l'Abitibi à Montréal, pour la rencontrer. Quelle étrange personne! Elle a dit qu'elle allait m'endormir, qu'elle allait insérer dans ma conscience le dédain du tabac, de son odeur, de l'effet de la fumée dans les poumons et sur mon système et qu'elle allait ensuite me réveiller.

- Vous n'aurez plus jamais envie de fumer après ça, c'est la Grande Anavrine qui vous le promet! qu'elle m'a dit avec un sourire à faire bander une statue.

- Mais il y a un moment de ça! Et tu n'es pas réveillé et, dans sa tête à elle, tu ne te réveilleras plus jamais, sinon pour aller faire ton accident!

- Qui est là? Comment êtes-vous là? Où suis-je? Quel accident?

- Bon! Bon! Est-ce qu'on pourrait y aller de façon progressive, P'tit-Gars; genre une question à la fois peut-être?

- P'tit-Gars! Il n'y a qu'une seule personne sur toute la planète qui m'appelle… qui m'appelait « P'tit-Gars », c'est mon grand-père. Et il est mort depuis…

- 1995! Je suis sacrément bien placé pour

le savoir. Ça ne veut pas dire que je ne sois plus rien, pas même une pensée, un esprit comme vous dites sur terre. Tu penses donc que l'âme meurt en même temps que son enveloppe terrestre?

- C'est toi alors?

- Ben voyons! Si je te rappelais la fois où tu nous es arrivé à la maison la binette ensanglantée parce que tu avais pris la fouille du siècle sur ton tricycle... Pour te convaincre de laisser le docteur recoudre ton arcade sourcilière, j'avais promis de t'emmener à la pêche à la truite. Ce dimanche-là fut celui de ton initiation et tu m'as volé, sous le nez, la plus grosse truite jamais pêchée dans ce lac depuis que j'y pêchais, tout jeune...

- D'accord! Il n'y a que grand-père à connaître cet épisode! Mais où es-tu, où suis-je, qu'est-ce qui se passe?

- Doucement, doucement! Du calme et un peu d'ordre, veux-tu! D'abord, où je suis? En toi, puisque, pour faire une histoire courte, je n'ai plus de corps et que pour qu'une voix résonne, il lui faut forcément un lieu physique! Vous autres, mortels, vous n'avez jamais pensé à ça quand vous dites entendre des voix. Mais une voix, pour qu'elle

fasse vibrer l'air de telle manière qu'on l'entende, il faut qu'elle émane de la matière... Où tu es toi? Dans le sous-sol de l'édifice où cette folle reçoit les gens! Ce qui se passe? Tu es tombé dans le panneau d'une hystérique qui fait des centaines de milliers de dollars à éliminer des maris devenus gênants, pour une raison ou pour une autre. Elle utilise pour cela l'hypnose dont, je dois l'avouer, elle est une experte d'une puissance absolument exceptionnelle.

- Elle tue les maris... Mais c'est malade tout ça, qu'est-ce que c'est que cette histoire?

- C'est la vraie grande histoire de la non moins « Grande Anavrine ». Au fait, si tu enlèves la lettre « E » de la fin de son nom, tu te retrouves avec « Anavrin » qui, réécrit dans l'autre sens, donne évidemment « Nirvana »...

- Et puis?

- Et puis savais-tu qu'il y a quelques formes différentes de nirvana?

Long soupir empli d'angoisse.

- Non! Je ne savais pas, mais est-ce vraiment important que tu me l'enseignes maintenant?

- Je pense que oui! Dans le bouddhisme, le

nirvana correspond au dernier état de la contemplation caractérisé par l'absence de souffrance et la connaissance de la vérité. Cet état transcendantal peut être atteint en parvenant à se détacher complètement du monde réel et ordinaire, en particulier du désir et de la concupiscence, considérés comme la source du malheur existentiel. Dans le bouddhisme « hynayana » (Petit Véhicule) il correspond à l'extinction de la vieillesse et de la mort, à la fin des souffrances, au détachement et l'extinction des passions. Dans le bouddhisme « mahayana » (Grand Véhicule), c'est un état de paix, de plénitude, de félicité, terme de la recherche de la sagesse. Dans le brahmanisme, c'est un anéantissement total et volontaire qui correspond à la fin du cycle des réincarnations.

- Oh! Tu sais, moi, la réincarnation…

- Oui, bon… Passons. Bref, cette hystérique fait une sorte de bouillie pour les chats avec tout ça et n'a même pas sur la conscience le fait de tuer des gens. Dans sa folie, elle prétend leur offrir le nirvana brahmanique. Elle les y accompagne, selon elle, de telle sorte qu'ils contribuent volontairement à tout ce qui se passe, une fois qu'elle a

pris le pouvoir de leur subconscient; contribution à laquelle ils consentent dans le seul but d'atteindre cet ultime nirvana dont elle leur insuffle un besoin, une envie absolue.

- C'est Isabelle qui m'a menée à cette folle!

- Comme toutes les autres femmes qui ont mené leurs maris à la Grande Anavrine!

- Comment fait-elle?

- Elle distribue ses publicités et elle attend. Si une femme souhaite la consulter pour elle-même, elle la reçoit, lui fait des honoraires exorbitants pour deux ou trois séances mais, à son corps défendant, je dois avouer, la débarrasse de son goût pour la cigarette dans la majorité des cas; de la cigarette ou autres bibittes comme la peur des avions, de la foule, etc.

- Et les assassinats de maris! T'es sûr de ça? Ça fait plutôt rocambolesque?

- Positif, P'tit-Gars! Au cours de ses rencontres, elle questionne évidemment ces braves dames et lorsqu'elle découvre un ras-le-bol à l'endroit d'un mari dont on voudrait bien se débarrasser, elle offre des services beaucoup plus pointus qui consistent à amener le bonhomme dans son

repère, à l'hypnotiser et à le convaincre de mettre fin à ses jours d'une façon ou d'une autre, mais toujours dans des circonstances où les apparences sont tout ce qu'il y a de plus naturel au monde.

- Ce qui fait qu'on ne fait jamais le lien entre tel décès prématuré et la Grande Anavrine. Pourquoi Isabelle voudrait-elle se débarrasser de moi?

- Si tu réfléchis deux minutes tu vas avoir ta réponse…

- Je croyais qu'elle m'aimait!

- Elle t'a beaucoup aimé, mais tu as 15 ans de plus qu'elle. Elle est en affaires, dans la mode, avec un associé qui a son âge, 30 ans et des poussières, et dont elle est tombée amoureuse avec le temps. Ils sont en très sérieuse difficulté sur le plan financier, pratiquement en faillite technique, et tu as une assurance-vie de 750 000 $, qui paierait le double si tu mourais accidentellement, et dont elle est la seule bénéficiaire…

- Je ne veux pas mourir! Je veux vivre! Le plus longtemps possible! Aussi vieux que toi…

- Et c'est ce qui va arriver, P'tit-Gars! Maintenant que je suis là, la Grande Anavrine n'a aucune chance de réussir cette fois-ci! Compte sur moi

P'tit-Gars, et fais exactement ce que je te dirai, sans rechigner…

* * *

Les journaux et autres médias ont très peu parlé de cet accident, devenu presque banal, où un conducteur, seul à bord de son véhicule, a perdu le contrôle pour aller frapper avec une violence inouïe contre un pilier de ciment de l'autoroute 15, alors qu'il circulait en direction de l'Abitibi. L'alcool n'étant pas en cause, une enquête rapide a permis d'établir qu'il n'y avait pas d'évidence de suicide, que tout allait même assez bien dans la vie du pauvre homme jusqu'à ce moment-là, et que sa veuve était au désespoir de cette triste fin. L'autopsie ne pouvant absolument pas déterminer d'un malaise cardiaque ou autre avant l'impact, on a fermé le dossier sur deux possibilités non éclaircies : le conducteur s'est endormi ou roulait à une vitesse telle qu'il lui a été impossible d'amorcer efficacement la courbe dans laquelle il a trouvé la mort de façon tragique. Une combinaison des deux éléments étant aussi assez plausible : le conducteur s'endort, son pied appuie à fond sur l'accélérateur, arrive la courbe et vlan!

* * *

- Ma chère Isabelle, vos ennuis sont choses du passé. En êtes-vous heureuse?

- Oh! Grande Anavrine, plus que vous ne le croyez. Ça valait très certainement les 75 000 $ que je vous verserai dès qu'il sera possible de le faire sans éveiller de soupçons.

- 150 000! Isabelle, 150 000! Votre cher époux est mort accidentellement, l'assurance paiera donc le double, et 10 % du double de 750 000 $, c'est donc 10 % d'un million et demi de dollars!

Soupir, mais aussi sourire aigre d'Isabelle.

- Comment ai-je pu penser qu'on pouvait vous cacher quoi que ce soit…

- En effet!

- Mais, dites-moi, vous craigniez assez de ne pas y arriver. Vous le disiez mentalement très fort, presque aussi fort que vous. Comment avez-vous fait, on peut savoir?

- Grâce à vous et aux souvenirs très précis que vous avez pu me confier au sujet de son grand-père. Il avait toute confiance en ce dernier, une confiance aveugle qui l'a empêché de paniquer. Il

s'est vraiment imaginé en sa présence quand j'ai emprunté l'identité, jusqu'au moment où je lui ai offert son nirvana en lui suggérant de foncer sur le pilier.

- Il n'y a vu que du feu?

- Non! Mais à l'ultime seconde où il a enfin compris, il était trop tard…

- Il avait compris?...

- Oui! Ce n'était pas une truite qu'il avait pêchée ce jour-là, c'était une perchaude!

6

Mathieu Côté

Un jour...

Lorsque j'ai ouvert les yeux, il faisait complètement noir. Je n'arrivais pas à distinguer les ombres qui dansaient autour de moi... elles dansaient et dansaient, les ombres... D'ailleurs, elles dansent toujours. Une musique? Mais d'où vient cette douce mélodie? Bien sûr! Elle vient d'en haut. Si près, mais pourtant... hors de portée. Elle me berce. Quel réconfort! Peut-être ces ombres entendent-elles la musique? Ma position est inconfortable. Mes efforts sont vains, je n'arrive pas à me retourner! Je veux tendre le bras. Mon faible corps n'arrive qu'à émettre de fragiles soubresauts. L'étreinte qui me plaque au sol se relâche. Encore quelques centimètres de plus et mes bras seront libres. Enfin! Je veux m'agripper pour me retourner et pourtant, mes membres semblent ankylosés. Ils ne m'obéissent pas très bien. Je sens de la frustration monter en moi. Refoule tes larmes... sinon... « ils » reviendront! Mes pensées sont confuses et mon regard voilé de larmes... Pourquoi ai-je cette étrange sensation au creux de mon ventre? Une sensation de faim. Comme si je n'avais pas mangé depuis des jours... mes pensées sont confuses...

Je cligne des yeux. Oui! Des contours se dessinent autour de moi. Je reconnais cette cage. Ils m'y enferment depuis toujours. J'ai beau crier et pleurer de toutes mes maigres forces, on ne m'accorde que peu d'attention lorsqu'ils m'isolent. Pour avoir testé leur résistance durant d'interminables heures, je sais que ces barreaux sont à toute épreuve. Peut-être qu'un jour... Étouffe ce sanglot!... Je ne veux pas qu'ils viennent, qu'ils me prennent... Ils n'usent que de ruses et de tromperies pour que je me calme... et ensuite ils me laissent seul dans la pénombre qui m'entoure. Je veux me lever. La force me manque. J'en ai l'habitude, les chutes s'accumulent et ça les fait bien rire. Je me retourne de peine et misère. Je suis maintenant à plat ventre. Mes bras tremblent sous mon poids. Je sais que mes jambes ne me porteront pas. Comment pouvons-nous être aussi faibles? Je me sens si fragile. Aussi bien abandonner. De toute façon, même sans ces barreaux, je ne ramperai pas bien loin. Ils finissent toujours par m'attraper...

J'ouvre les yeux. De la lumière! Un instant... je les entends... ils sont là! Encore cette odeur. Elle part et revient... et chaque fois, c'est horrible.

La femme s'approche... menaçante. Elle abaisse les barreaux et me soulève sans ménagement. Elle me couche sur une table douloureusement froide. Tu ne m'auras pas cette fois! Elle me tient les jambes immobiles d'une poigne de fer. Elle demande de l'aide à l'homme qui l'accompagne. Sale lâche! Je me débats du mieux que je le peux, mais ils sont trop forts... je cède...

Les yeux fermés, je ressens encore la désagréable sensation de ce qu'ils m'ont fait subir. Mes yeux sont lourds de ma nuit d'insomnie. Où m'ont-ils jeté cette fois? Mes pieds ne touchent plus terre et je suis immobilisé par une barre qui me retient contre le dossier d'une chaise très inconfortable. Pour la première fois, je remarque qu'elle est du même matériau que les barreaux de ma cage... Claque! Une porte se ferme! Elle s'avance vers moi avec ce qui semble être mon repas. J'ai faim... c'est un fait! Mais après l'événement de ce matin, je n'ai nullement l'intention de lui faciliter la tâche. Je crache, mords, détourne la tête... Je me déchaîne comme un diable alors qu'elle m'enfonce sans relâche une purée infecte dans la bouche. Elle doit vouloir me faire payer

mon comportement. Du coin de l'œil, je le vois… l'homme rit. J'ai envie de lui crier ma colère et mon humiliation au visage, mais la cuillère force ma mâchoire encore et encore.

Un œil sur la porte, je suis le seul allongé sur le sol. Malgré ma nourriture, je me sens toujours faible. Mes efforts pour ne pas être totalement asservi me coûtent tout ce que j'ai d'énergie. Peut-être devrais-je arrêter de résister? Peut-être! Les choses seraient-elles moins pénibles? Non! Je ne dois pas! Je ne leur appartiens pas! Je suis un être doué de raison et continuerai d'agir ainsi face à l'oppression et la dictature. Je ne me soumettrai pas! Pour l'instant, il ne s'en doute pas étant donnée ma faible condition, mais un jour, je prendrai des forces et sournoisement je préparerai mon départ. Leurs défenses faibliront et alors, je partirai pour ne plus jamais revenir. Cela prendra des années, sans doute, mais le jeu en vaut la chandelle. Une fenêtre laisse pénétrer un rayon de lumière. Dehors… il y a tant de choses à découvrir, goûter, sentir… Un instant! Cette odeur! Non! Ils arrivent!

Le temps passe et je perds son fil. Où suis-je à

présent? Je lève la tête… Non!... Pas la cage! S'il vous plaît! Laissez-moi! Je ferai tout ce que vous voulez. Je ne me débattrai plus, je… je… Aurait-elle lu dans mes pensées? Elle m'aide à m'asseoir. Elle tend le bras. Que veut-elle? Je ferme les yeux!... La musique! Oui! Je l'entends… Il fait maintenant noir et les ombres dansent à nouveau. Berce-moi, douce poésie. Je cherche d'où vient cette harmonie. Toujours d'en haut? Elle me force à la regarder. Lâche-moi! Je ne veux pas! Je veux la musique… Lâche-moi! Elle me répète encore la même chose. Toujours la même chose. Une routine en boucle… encore… encore… et encore. Cet endroit n'est qu'une vague misonéisme se fracassant sur l'écume de ma sédition. Qu'est-ce que tu veux? Tu veux me l'entendre dire… TU VEUX ME L'ENTENDRE DIRE!!! ET BIEN ENTENDS-LE!!!

- Maman?

- CHÉRIE, VITE! Justin a dit son premier mot!

7

Jean-François D'Aoust

L'insignifiance probable

Lorsque j'ai ouvert les yeux, il faisait complètement noir. Je n'arrivais pas à distinguer les ombres qui dansaient autour de moi. Si seulement j'avais eu mon distingueur d'ombres, mais celui-ci ne sera qu'inventé en 2133, raison probable pour laquelle le mot « dinstingueur » n'est pas dans les mises à jour des dictionnaires de ce début de 21[e] siècle.

Quelles étaient donc ces ombres dansantes dont je me foutais éperdument malgré la question posée dans la proposition principale de la phrase? Je n'en avais rien à cirer. Pas même des bottes. Pas même un plancher. Encore moins une interrogation. Comment cire-t-on ça de toute manière? J'avais passé haut la main mon cours de Gardiens avertis; Cireurs avertis, j'en doutais fortement.

Surgit alors la véritable question : pourquoi avais-je les yeux fermés au départ? Des centaines d'hypothèses arrivaient au galop, garant leurs chevaux respectifs en parallèle, s'il vous plaît. Ce n'est pas parce qu'elles n'ont pas de voitures qu'elles n'ont pas le droit d'agir comme si elles en avaient. En plus d'être arrivées à cheval, elles se bousculaient maintenant pour avoir le dessus.

Quelques-unes étaient plus plausibles…

Je m'étais assoupi avant de me réveiller dans un spectacle de théâtre d'ombres, possiblement chinoises et à volonté. On n'avait pas cru bon de me déplacer avant le début de la pièce. J'étais partie intégrante du décor. Sans être payé, par-dessus le marché! Eh oui, du bénévolat décoratif involontaire ou BDI, comme on l'appelle dans le milieu des gens qui inventent des acronymes inutiles dans le simple but de sauver du temps la prochaine fois qu'ils utilisent cette expression, le MDGQUIDAIDLSBDSDTLPFQIUCE.

Ou bien, au quatrième round d'un combat de boxe, j'avais reçu un percutant crochet de gauche à la mâchoire qui m'envoya à la fois au pays des rêves – et contrairement au mythe, ce n'est pas la Bulgarie – et au tapis, même si le textile recouvrant le ring n'avait rien de l'apparence d'un tapis. Entouré d'un soigneur, d'un médecin, d'une infirmière et d'autres travailleurs du domaine de la santé, j'avais repris mes esprits pendant que des photographes mitraillaient de leurs appareils photos mes moindres gestes d'éveil et que des soldats photographiaient leurs mitraillettes sur une base

militaire en Afghanistan.

Sinon, j'étais dans une phase impulsive de clignements des yeux en regardant directement un stroboscope. À chacun des éclairs lumineux, mes yeux étaient ouverts et à chacune des brèves pauses stroboscopiques, mes paupières étaient fermées. C'était une hypothèse idiote. Elle s'était faufilée parmi les plausibles avec de fausses pièces d'identité. Le portier n'y a vu que du feu. Un pompier également.

Ou encore, les ombres dansantes n'étaient que des illusions de mon imagination trop fertile. Eut-elle été un champ, le blé y aurait poussé plus rapidement que dans un champ ordinaire. Je sais, la comparaison avec un champ ordinaire est l'une des pires images littéraires de l'Histoire des images littéraires, ex æquo au second rang avec : « La banane était molle comme un ballon mou. » La première place étant détenue par : « Le garçon se tenait debout le long d'un mur qui, si on l'avait mesuré, aurait atteint 40,3 mètres. » Mon imagination avait donc créé ces ombres dansantes afin de détourner mon attention du véritable problème : l'hypothèse actuelle n'apportait aucune

information pertinente, chose un peu inconcevable tenant compte du fait que l'hypothèse n'aurait pas eu raison d'être sans la présence d'ombres dansantes en premier lieu. Ceci ne menait à rien de constructif, ni à rien de constrictor comme un boa.

Une autre hypothèse : j'étais au centre commercial lorsque j'ai aperçu un septuagénaire bedonnant et pourvu d'une grande barbe blanche et fournie. Blanche aux trois quarts, en fait. On dirait que les extrémités des poils faciaux avaient jaunis. Il était sûrement un fumeur de pipe. Il avait une face d'homme qui utilisait une pipe à tabac. Ça se remarque ces trucs-là. Son visage rougi par l'alcool ou une mauvaise crème faciale semblait jovial. C'était le genre d'homme de qui les gens qui le croisent, même en plein été, se disent : « On dirait le Père Noël. » Il doit bien le savoir qu'il ressemble au Père Noël, mais il garde cette apparence tout de même. C'est sûrement un détraqué. Personne ne voudrait ressembler au Père Noël toute l'année durant, sauf un déséquilibré mental. L'homme s'était soudainement approché de moi et m'avait mis deux doigts dans les yeux, sans raison! Quand la douleur a quitté mes globes oculaires, je

voyais flou.

J'avais là cinq bonnes hypothèses… d'accord, quatre. Il ne restait plus qu'à trouver laquelle était véridique. Sauf que je n'en avais aucune envie. Des ombres dansantes, des ombres dansantes… qu'est-ce que ça allait changer à ma vie de découvrir leur provenance? Je ne sais pas. Allais-je devenir un meilleur homme? Allais-je devenir plus riche? Allais-je devenir matelot? Allais-je alléger ce paragraphe où je surutilise « allais-je » et les interrogations? Quatre fois non.

Si je prenais ce temps pour le consacrer à une œuvre caritative, cela aurait un quelconque effet positif sur la société. Mais non, je préfère passer ma vie à réfléchir à des riens, à espérer un jour traire une vache et à tenter d'utiliser le mot « paprika » de façon insignifiante dans un texte.

Ma vie était loin d'être parfaite, mais je l'aimais ainsi. Sans une seule ombre qui danse. De l'ombre, oui. Dansante, non. L'ombre est pratique quand on souhaite savoir l'heure et qu'on est à proximité d'un cadran solaire. Je dis à proximité, mais on peut être un peu plus loin et prendre un taxi pour s'y rendre. Il n'y a pas de loi l'interdisant. Du moins, pas à

ma connaissance. Si une telle loi existe, je désire à l'instant me dégager de mes responsabilités si quiconque ou une autre personne que ce quiconque prenait un taxi pour se rendre à un cadran solaire. Si tu vas prendre un taxi, demande l'heure au chauffeur et oublie l'histoire de l'ombre et du cadran. À moins que le cadran solaire ne soit un lieu touristique important à visiter.

Par exemple, si on dit que le Colisée de Rome est un cadran solaire, visite-le. Si la Tour de Pise est un cadran solaire, ne te fie pas à l'heure qu'elle indique. Elle a quelques minutes de retard, comme la montre du professeur au secondaire qui ne laisse pas partir ses élèves parce que selon *son* heure, ce n'est pas encore la fin du cours. Je m'excuse, monsieur le professeur, mais vous n'êtes pas le maître du temps. Si vous l'étiez, vous pourriez l'arrêter. Et le repartir. Et l'arrêter de nouveau. Et le repartir encore. Ainsi de suite, juste pour irriter les gens.

J'aime bien irriter autrui pour mon propre plaisir. Si je possédais une épicerie, je la ferais à deux étages. Au deuxième se trouveraient les paniers ainsi que tous les bons produits. Au rez-de-chaussée, où les caisses se situeraient, on ne trouverait

que des conserves de fèves jaunes, des radis, des retailles d'hosties, des pots de deux litres de relish et des bas de nylon. Aucun ascenseur, non plus. Juste des escaliers en colimaçon. Bonne chance avec les paniers. Les gens détesteraient l'épicerie, sauf que j'aurais de loin les meilleurs prix en ville pour attirer et garder ma clientèle irritable.

Arrivé à la caisse, le client se verrait remettre gratuitement une perchaude vivante dans un seau. Une superbe perchaude. Elle vivoterait sur place, sa mâchoire s'ouvrant comme si elle allait crier à l'aide; ses nageoires abdominales peinant à la maintenir en équilibre dans le petit seau qui ne ressemble en rien au lac immense dans lequel elle s'animait avant de mordre à l'hameçon camouflé par un ver de terre; ses écailles luisant sous les néons de l'épicerie; le tout se terminant par la nageoire caudale, mieux comme sous le nom de queue de poisson.

Je n'étais qu'une perchaude dans ce monde insensé. Insérez du sarcasme ici... Quelle surprise, une histoire qui finit en queue de poisson...

8

Jacques Lévesque

Progéniture

Lorsque j'ai ouvert les yeux, il faisait complètement noir. Je n'arrivais pas à distinguer les ombres qui dansaient autour de moi. Mon père et ma mère s'affairaient dans la chambre, je l'ai compris plus tard, afin de pratiquer à mon jeune frère les techniques de réanimation. Suite à une violente chute dans la journée d'hier, il s'est retrouvé au petit matin en détresse respiratoire. Il est finalement parti d'urgence pour l'hôpital…

Vous avez deviné, je dois malheureusement partager ma chambre avec mon petit frère. J'ai 13 ans, mon jeune frère en a huit. Il est comme mon ombre, il me suit partout. Je crois qu'il m'adore, il veut absolument faire tout ce que je fais, ce qui m'inquiète un peu, je l'avoue. Réveil plutôt macabre ce matin, la nuit était toujours à ma fenêtre. Fini le soleil, terminé la lumière, bienvenue dans le monde des ténèbres.

Je me présente, Victor Thériault. Mon père a choisi mon prénom en l'honneur d'un homme fort du Québec, Victor Delamarre, peut-être aussi par contraste avec lui. Le tonus musculaire de mon père était celui d'un enfant, pire encore, d'un garçonnet enveloppé dans la flanelle depuis

l'enfance. En bout de piste, c'est-à-dire dans quelques années, j'espère bien ne pas lui ressembler.

Novembre : pour mes semblables c'est le mois des morts, période où la nuit se lève tôt. Devant chez moi, dans un terrain vague, l'arbre du bien et du mal, ses feuilles multicolores battent au vent, il grince de tout son tronc pour rester en terre. Pourtant, les morts, eux, étant définitivement mis en boîte sous terre, voudraient bien en sortir pour profiter de leur mois. L'arbre du bien et du mal, c'est le lieu où j'ai tué pour la première fois. Je la regardais au sol, vulnérable, sans défense, délicate. Pour la première fois, j'avais à ma merci une victime. J'ai pris le premier objet à ma portée, sans m'exposer aux regards de témoins éventuels. J'ai frappé deux, trois, quatre fois de toutes mes forces, enfin tout mouvement compulsif avait cessé, la fourmi était morte. J'ai regardé, la honte au cœur mais l'esprit surexcité, personne ne m'avait vu. Sur son corps broyé, j'ai, en guise de pierre tombale, placé la roche que ma main avait d'elle-même choisi pour briser, pour tuer. J'ai regardé, ému, cette main criminelle que plusieurs fois en ce premier jour, j'ai lavée avant le repas du soir.

Ce fut le premier jour de ma création, mon âme quelque part en moi en fut terrifiée. Ce jour-là, très loin dans mes pensées, j'entendis soudainement une voix qui ne m'était pas inconnue : « À table, le repas est servi. » C'était ma mère. Je fus alors surpris de la distance qui déjà, me séparait des miens. Le soir tombé, j'ai regardé une dernière fois l'arbre qui, sans posséder le fruit défendu, respirait tout le tragique d'un arbre seul dans la nuit.

Me sentir coupable, en éprouver du plaisir, je devais me trouver un lieu à moi, où je pourrais enfin exploser ma conscience en toute liberté. Pas très loin de chez moi, deux kilomètres à peine, se plantait sur un coteau, un hôpital psychiatrique avec de très grands terrains et diverses constructions à l'abandon. L'hôpital était un lieu retiré, le bâtiment principal de couleur prison avait à proximité, beau temps mauvais temps, une poignée de fous errants. Aux limites de la forêt, j'ai choisi la plus petite de ces constructions, une cabane d'environ trois mètres sur deux, une seule porte sur la galerie complètement pourrie et des fenêtres condamnées, plaquées de planches. Le

noir au-dedans, la lumière au dehors, le noir et le blanc, le bien et le mal, le monde des âmes. Je n'ai jamais vraiment habité, au sens littéral, cette baraque, mais c'était pour moi un départ, la possibilité d'une liberté coupable. Une chandelle en guise de lumière me suffirait, l'ombre de mon corps projeté sur les murs serait mon compagnon, mon témoin silencieux. C'est très bien, un coin reculé, dans un décor, étrange, aux frontières de l'interdit. Avec tout autour de grands arbres qui dans cette sombre fin d'après-midi, me rappelle étrangement en plus grand nombre, l'arbre devant chez moi; des frères quoi.

Le matin suivant, j'ai pu enfin me regarder dans le miroir et j'ai su immédiatement que je tuerais de nouveau. J'avais l'impression de me voir pour la première fois. Je ne sais ce qui me poussait à tuer, ma nature ou mon vécu, une chose est certaine, ma main droite avait agi sans impliquer ma main gauche. La morale et le péché étaient bien tranchés, l'une à gauche, l'autre à droite, vivre libre ou coupable, il me fallait choisir.

Mon père ne m'a troublé qu'une seule fois à l'occasion d'une querelle impliquant notre voisin,

monsieur Tardif. Il avait la fâcheuse habitude de laisser traîner un peu partout les crottes de son chien. Mon père n'a fait que lui parler, mais la violence dans son regard était palpable, de la fureur presque. Comme s'il ressentait en lui des années de mépris envers sa personne, des tonnes de frustrations sur sa conscience. Je crois que ce jour-là, je ne sais comment, sa violence est entrée en moi, par solidarité peut-être. Ou suis-je à l'image de mon père, socialement et personnellement méprisé par mes pairs. Fils de petit comptable sans envergure, pire encore, sans destin réel. Une vie pesée, comptée sur deux colonnes, débit-crédit; une histoire banale imprimée sur livret vert.

De retour à la cabane, cet après-midi j'explorais le champ de maïs. Un endroit d'épouvante plein de promesses. Après une bonne heure d'exploration, bien écarté, sans point de repère, j'ai vite compris ce qu'était un labyrinthe. Ce champ était merveilleux pour tout acte devant être commis, mais je devais dans un premier temps maîtriser l'endroit, prévoir une fuite éventuelle. J'avais l'intuition d'être dans un monde de senteurs et de couleurs funèbres. Des épis hauts de deux mètres,

de la terre battue, du macabre, une invitation à la violence, l'espérance, un lieu de rêve pour le criminel. J'y ai même découvert un épouvantail. Je me sentais motivé, excité même si j'étais habité par la peur et la culpabilité. Dans ma quête coupable, j'ai trouvé sous une butte de terre des rats, une mère et ses petits. Anéantir toute une famille, pourquoi pas? J'en suis capable, je ne suis pas un lâche comme…

Samedi matin très tôt, munie d'une batte de baseball, je fonce au champ. Le ciel m'était favorable, une lumière d'automne avec de fréquents passages nuageux. L'ombre des nuages poussés par le vent enténèbre par moment les épis laissés là pour l'hiver. Déplacé par le vent, le feuillage desséché du maïs froissait l'atmosphère du matin, l'épouvante quoi, un rêve malade pour débile en puissance. La mère n'était pas là, un jeu d'enfant pour moi d'écraser cette petite vermine à grands coups de batte. Je pris le dernier survivant par la queue, le lançai en l'air pour le claquer en plein vol. Derrière moi, sans crier gare, la mère était de retour, elle s'est jetée sur moi, incisives en avant, prête à m'infecter, à m'empoisonner. Heureusement, j'avais des

gants, j'avais prévu, un rat est un rat. Il ne donnait pas sans peine sa sale peau de rongeur pollué. J'ai été obligé de lâcher ma batte, de la combattre à la main, elle mordait à pleines dents dans mes gants qui me protégeaient à peine. Elle grouillait, se contorsionnait pour mordre, je voyais à son rictus sans pitié qu'elle convoitait mon visage. J'avais peur, mais j'étais très excité par cette violence pure. Je devais y arriver, lui briser le cou comme un poulet, je ne pouvais plus reculer. De vitesse, par la queue, je la frappai plusieurs fois au sol, la gravité aidant, ses dents restèrent à bonne distance de mon visage. La reprenant à pleine main, l'écrasant comme de la merde, je sentais sous mes doigts ses organes dégoûtants. Enfin, j'entendis ses os, sa colonne se disloquer. Je laissai tomber au sol un rat semi-paralysé que j'écrasai férocement du talon. Son ventre puant éclata. Tuer un rat avec les mains c'est comme s'enfoncer le cœur dans un baril rempli de viscères nauséabonds. Curieux toute cette violence! Surtout la vitesse à laquelle elle se manifeste en nous, autour de nous. Pour mon âme, cet instant fut un présage d'enfer dans un paradis de misère humaine. Je me sentais

lucide, j'avais créé de mes mains la mort, j'étais l'envers de Dieu.

Le jour où j'ai rencontré Tommy de deux ans mon aîné, mes aspirations, mes ambitions ont montré d'un cran. Son père était un dur des bas quartiers. Pour expliquer la vie à ses enfants - parce qu'il en avait quatre, le bougre, il utilisait des mains larges et noueuses qui parlaient toutes les langues. Il causait même à sa fille de 11 ans, en modulant les mouvements de ses mains. Elle n'avait jamais de bleus mais pourtant, elle semblait la plus mortellement atteinte. Ses frères eux, pour bleus qu'ils avaient, ont toujours prétendu pratiquer des sports extrêmes. Ce qu'il y avait d'extrême dans cette famille était la présence d'un primat adepte d'un liquide que la publicité présente comme favorable aux relations humaines. La bière pour son gorille de père favorisait bien les relations, mais amputées de son adjectif, ce qu'elles avaient d'humaines finalement était l'assurance de sentir dans sa chair la douleur et l'humiliation. « Écoute Victor », me disait Tommy « mon père ne mérite pas plus de vivre que les rats que tu as exterminés. Il est né pour le bûcher, tous

les deux, nous pouvons l'expédier en Enfer. Aime ton père et ta mère, on a beau dire mon père moi, je l'aime en profondeur, six pieds sous terre serait une distance acceptable. »

À partir de ce jour, mon compagnon et moi, mon ami et moi devrais-je dire, avons erré sans but à chercher le comment; nous avions le pourquoi. Je n'ai plus tué de petites bêtes, mes ambitions avaient d'un coup grimpé dans la chaîne alimentaire pour se reporter sur le grand prédateur. La peur au ventre, je l'avais en permanence. Mais Tommy, habité par la haine dans toutes les fibres de son corps, était un antidote certain contre toute faiblesse de ma part. Une haine contagieuse, manifestement concentrée dans des yeux sombres et menaçants. J'étais devenu son élève, il était mon maître, mon libre arbitre bien assommé dans les recoins de ma conscience.

Ma présence chez Tommy et la violence de son père ont tôt fait de mettre mon père sur le qui vive. Un soir où je tardais à rentrer, mon père est venu me chercher. Ce fameux soir, j'avoue avoir ressenti pour la première fois la réelle envie de tuer un homme. La colère et la haine respiraient

ensemble dans mon âme. Mon père comptable, bureaucrate, homme de petite taille, n'ayant de son corps jamais pratiqué aucun sport violent, fut confronté à la bête. Monsieur Lamarre, étant comme à son habitude à gueuler et frapper ses enfants, le sang de mon père n'a fait qu'un tour parce qu'à proximité du primate, j'étais. La lutte au corps à corps étant de toute évidence perdue d'avance pour mon père, il m'enleva des mains ma batte de baseball. Bien campé sur ses deux petites jambes courtes et fragiles, armé du bâton, il a foudroyé Lamarre du regard, menaçant de lui défoncer la tronche s'il n'arrêtait pas le massacre. Celui-ci, fort de sa taille, 1,90 mètres et de ses 120 kg a regardé ce nabot d'un œil noir puis a tourné les talons pour entrer chez lui. Mon père, pour lui, n'était qu'un minus, un barbet montrant les dents. Fin de l'anecdote, nous sommes rentrés à la maison et durant tout le trajet, mon père n'a rien dit mais son corps ne cessait de trembler. Il n'est jamais revenu sur les événements, mais quelque chose en lui s'était cassé. Son regard n'a plus jamais été le même.

Mon frère est revenu de l'hôpital, le monde

est petit, je vais finir par le croire. La blessure au dos de mon petit frère, croyez le ou non, fut l'œuvre du frère aîné de Tommy, Léon. De la brutalité gratuite, assaisonnée de la haine familiale cultivée avec amour. La boucle était bouclée, un père fou engendre des fous. Mon père parlait de tuer le mal à sa racine, il ne semblait pas faire allusion au frère de Tommy dont il avait finalement pitié.

J'ai parlé à mon père de la petite cabane sur le terrain des fous, je lui ai laissé entendre que Lamarre, père, s'y rendait régulièrement avec sa fille de 11 ans; il aime la nature, le porc. Lamarre, lui, fut informé que mon père voulait le rencontrer en terrain neutre, un endroit calme où ils pourraient se parler d'homme à homme. Cette masse d'humain sans cervelle en fut honorée. Presque tout son sang irriguait son corps surdéveloppé et en laissait très peu pour son cerveau. La force en elle-même n'est pas brute, elle est un levier mais l'esprit, lui, peut être brutal quand il est hébergé dans un corps sans âme. Lamarre, un gorille muni d'une cervelle de chien enragé, ne peut être qu'extrêmement dangereux. S'amuser à la roulette russe est plus sécuritaire que d'échanger quelques mots

avec ce genre d'individu. Un serpent à sonnettes-dans le berceau d'un nouveau-né présente moins de risques que de sortir ses vidanges en même temps que ce voisin. Bref, que Lamarre ne soit pas un ange, on le savait, mais qu'il devienne bénévolement le porte-parole officiel de l'Enfer, ça?

J'ai pris le soin de laisser à la cabane ma batte de base-ball. Lamarre s'est pointé comme une bénédiction au moment où le ciel virait au noir. Il est prédestiné le gars à croire que son maître Lucifer n'a plus besoin de ses services. L'enchaînement des causes secondes s'est produit, l'état primitif dans lequel il vivait étant la cause première qui lui fit éclater le crâne, sa tête d'abruti. Sa dépouille allait faire des heureux. La main heureuse a fait son devoir, le sang a giclé.

Son cadavre fut découvert le lendemain allongé près de la cabane. Selon les policiers, l'arme du crime était un objet contondant, barre à clou, un gourdin, je me disais pourquoi pas une batte. Je ne suis pas pour les aider, tout de même. Mais le drame est que tu ne peux tuer une charogne et croire que l'air restera pur. Le malheur comme le sang répandu s'étend, fait tache et pour

cause. Quelques centaines de pieds plus loin, on a trouvé le corps de mon père, tué lui aussi par un objet contondant. L'enquête a vite fait de les conduire à la maison mère du gorille, l'antre. Son fils aîné, celui qui a battu généreusement mon frère, qui pour avoir commis de nombreux délits, a laissé plus d'une fois ses empreintes sur le lieu de ses crimes. Il était fiché à la police et ses actes de violence répétés faisaient de lui un suspect sur mesure. Les deux victimes, David et Goliath, contrairement à l'histoire biblique, étaient tous les deux sur le carreau. La petite taille de mon père, n'a pu être compensée par la ruse comme l'avait fait David. L'histoire ne se répète pas, en fait. Chose à retenir, Lamarre, lui, était bien assisté de son Père des ténèbres. Il n'a fait que le rejoindre; il était chaudement attendu, ce larron. Mon père, lui, étant catholique de confession, avait malheureusement cessé toute religion. En comptable, il pensait bien avoir tout calculé. Il a bien éliminé Goliath, mais oublié le fils, Léon Lamarre, plus petit encore que mon père. La ruse est donc passée dans la famille de Goliath, la ruse étant toujours l'affaire du plus petit.

Léon, fils aîné de la famille Lamarre, fut condamné à perpétuité, sans possibilité de libération avant 25 ans. Léon était majeur de fraîche date, il se remettait à peine de la brosse qu'il avait prise pour ses 18 ans quand il a été tué. Le juge était retourné de la brutalité utilisée par Léon Lamarre pour massacrer le petit et le gros. Deux crânes complètement ravagés dont un Goliath, le visage haché dans tous les sens - une amélioration importante dans son cas, il fera plus sympathique dans son cercueil.

Lorsque j'ai ouvert les yeux, il faisait complètement noir. Je n'arrivais pas à distinguer les ombres qui dansaient autour de moi. Ma mère et mon jeune frère étaient accourus après avoir entendu mes cris dans la nuit. J'étais debout à hurler : « ce n'est pas moi, ce n'est pas moi. » J'ai compris que l'avenir était pour moi menaçant, pour un bon moment, je ne pourrais plus dormir en sécurité. La victoire de l'esprit sur le corps était pour moi le prochain défi, je devais contrôler mes rêves… Ne plus crier et surtout ne jamais parler. Tuer des rats est une chose honteuse qui me vaudrait la réprimande ainsi qu'une grande déception de la

part de ma mère qui aime tant les animaux. Mais pire encore, c'est moi qui ai tué Lamarre et mon père pourtant mon père n'était pas si mauvais, je ne sais pas, mon esprit s'est détraqué, je crois. J'en avais honte peut-être, il avait, en lâche, laissé passer le massacre de mon petit frère. Ce parricide et le meurtre d'une merde comme Lamarre me vaudraient assurément la prison à vie. Si ma mère venait à l'apprendre, elle en mourrait de chagrin à coup sûr. Le juge serait pour moi d'une sévérité extrême, je n'ai pas comme Léon, de circonstances atténuantes. En plus, au comble de l'impunité, je lui fais porter le chapeau. Léon lui, pour faire chier, ne cesse de proclamer son innocence. Sale petit con, nous sommes tous des innocents, toi pas plus qu'un autre. Ta punition est génétique, pauvre minable. Tu es heureusement né au bon endroit, au bon moment, ta sale carcasse me dépanne, tu m'sauves du temps. On a la famille qu'on mérite, le cave.

J'ai bien pris soin de brouiller les pistes, je suis retourné chez Tommy, deux jours avant le drame, devrais-je dire le meurtre. J'ai vanté ses talents de sportif et l'ai fait claquer des balles dans le champ

derrière sa maison. Ses doigts orgueilleux, bien agrippés à la batte collèrent, bien encrées ses empreintes de criminel. La morale de cette histoire, voyez-vous, est qu'après une telle aventure, je ne sais pas si j'oserais avoir des enfants. Il semble bien qu'il soit très dangereux de se reproduire.

Vous trouvez peut-être que je m'exprime avec maturité, pour un enfant de 13 ans. Détrompez-vous, j'ai présentement 45 ans, le temps passe et je suis pensionnaire à vie à l'hôpital des fous. Oui, je suis devenu un de ces nombreux patients qui errent tout le jour sur les terres de la maison grise. Personne n'a jamais su pour les meurtres, mais mon cerveau n'a pas pu résister comme mon père. Quelque chose s'est cassé. Après tout, je n'avais que 13 ans, c'est très jeune pour assumer sur l'homme cette responsabilité de vie et de mort.

C'est là, toute l'histoire de ma vie. il faut croire que le crime ne paie pas. Ma mère est décédée tout de même dans la tristesse, sans connaître les véritables raisons de ma folie. Mon père était un faible, elle ne fut donc pas surprise de ma décadence cérébrale. Pire encore, le fils de mon jeune frère, pour ses 14 ans, a repris là où je l'ai

laissée, la petite cabane au fond des bois. Depuis je n'y vais plus. Il vaut mieux être prudent, n'est-ce pas? Punition génétique, circonstance démoniaque, hasard, qui sait. Bref, l'histoire se répète finalement, nous étions tous des Goliath, des trous du cul au premier degré. Nous pensions lancer la pierre, mais nous l'avons reçue dans notre sale gueule de Philistins. Quatre vies ruinées et deux crânes défoncés plus loin, rien n'a changé; Goliath est toujours là, mais David armé de son lance-pierre, manque toujours à l'appel. L'hôpital fait porte ouverte dimanche, je vous attends. Au plaisir de vous rencontrer. Qui sait, nous pourrions ensemble aller au bois…

9

Josette St-Laurent

Présomption

- Lorsque j'ai ouvert les yeux, il faisait complètement noir. Je n'arrivais pas à distinguer les ombres autour de moi.

- Eh bien, dis donc! T'en avais fumé du bon!

- Ce n'est même pas ça!

- Ah non?

- Non! C'était la nuit. Quand il n'y a pas de lune, que le ciel est couvert de nuages d'orage, que le vent mugit dans les arbres.

- T'as de ces expressions poétiques, ricane Isabelle en faisant le geste de mettre le mot poétique entre guillemets.

Puis en prenant une gorgée de son café qui refroidit, elle intime :

- Continue! Tu m'intéresses!

- Si tu le prends sur ce ton, je me tais! Tu ne sauras pas ce qui est arrivé!

- Ne sois donc pas si susceptible, ma vieille! Tes effets de suspense m'énervent. Tu peux pas t'exprimer simplement comme tout le monde? C'est rendu que tu ne parles plus bien, tu perles bien! De toute façon, ça paraît que tu sors d'une grande école! Pis qu'est-ce qui t'est arrivé, finalement?

Vexée, Monique se demande si elle doit continuer. Isabelle n'a visiblement pas envie de l'entendre, pire, probablement qu'elle va en rire ou la croire folle.

Tant pis, elle se lance; elle a besoin d'en parler, de se convaincre surtout qu'elle a une imagination trop fertile pour ses nerfs. Isabelle va lui ramener les idées à la bonne place; elle l'a toujours fait, mais Monique ne sait plus comment s'exprimer. Elle n'aime pas le parler relâché d'Isabelle et ne veut pas adhérer à cette mode d'utiliser à tort et à travers, à tort surtout, des anglicismes, des barbarismes et autres –ismes. Cependant, l'oreille attentive d'Isabelle lui manquerait si elle venait à rompre toute relation pour une broutille. D'ailleurs, Isabelle insiste :

- J'attends!

- Tu vas me croire folle!

- Ça ne sera pas nouveau. Non, je plaisante! Allez, vas-y, lance-toi! Qu'est-ce qui est arrivé cette nuit qui t'a mise à l'envers comme ça? Raconte ça à tante Isabelle!

L'hésitation de Monique ne dure que le temps d'un soupir. Elle a trop besoin de se confier. Elle

commence :

- La nuit dernière, le ciel était couvert comme je te l'ai déjà dit, et il n'y avait pas de lune non plus. Alors quand je me suis réveillée, je ne voyais rien. Je n'arrivais pas à distinguer les ombres qui dansaient autour de moi.

Elle s'interrompt une courte seconde pour reprendre d'une voix exaspérée :

- Écoute! C'est ma manière, à moi, de m'exprimer. Si tu es pour prendre continuellement cet air railleur, je m'en vais!

- À ce que je comprends, t'as passé une mauvaise nuit. T'es pas à prendre avec des pincettes, dis donc! Bon, regarde! Je suis sérieuse, je ne me moque pas et je meurs d'envie d'entendre ton histoire.

Monique regarde le fond de sa tasse et réprime un sanglot. Isabelle pose une main soigneusement manucurée sur le poignet de son amie et murmure :

- Je suis désolée! Je t'écoute.

- Tu sais que je n'ai jamais apprécié d'être seule dans la grande maison. Depuis que Grégoire m'a quittée, c'est pire encore. Ce qui m'a obligée

à ouvrir les yeux en pleine nuit, c'est un bruit que j'ai entendu. L'alarme de nuit était branchée, mais je sais que ça n'arrête pas vraiment les voleurs ou les malfaiteurs. Alors, je me suis levée, j'ai allumé toutes les lampes et j'ai inspecté minutieusement toutes les pièces.

- Ça a dû te prendre le reste de la nuit!

- Effectivement! Je savais que je ne retrouverais pas le sommeil. Je me suis donc installée à la table de la salle à dîner devant un bon café corsé comme je les aime. Devant moi, il y avait une fenêtre rendue plus opaque par les lumières qui brillaient dans la salle à dîner et dans la cuisine dont j'avais laissé la porte ouverte. Je regardais dehors, guettant le lever du soleil, quand j'ai vu une ombre se déplacer derrière moi sur l'écran de la fenêtre. Le temps que je me retourne, il n'y avait plus rien. Tout était à sa place, tout était redevenu normal. Mais mon cœur, lui, battait la chamade.

- J'espère que tu n'es pas sortie pour courir derrière cette ombre! Puis, d'abord, c'était quoi comme ombre?

- Une silhouette d'homme. Tu vas rire de moi, mais...

- Mais non!

- Il y a déjà eu un suicide dans cette maison-là. C'est Grégoire qui me l'a raconté. Il aimait ça dire… en fait, tu l'as sûrement déjà entendu raconter l'histoire du fantôme qui hante les murs de la maison à la recherche d'une victime pour se venger.

- S'il s'est suicidé, il a pas besoin de se venger! Elle tient pas debout son histoire à ton ex!

- J'y ai pensé aussi. Et si ce n'était pas un suicide? Si c'était un meurtre déguisé? Ça s'est déjà vu!

- Au cinéma, oui! Dans ton imagination, sûrement! Mais la police a certainement enquêté pour conclure au suicide et le coroner aussi a dû en mentionner la possibilité pour conclure au suicide comme tout le monde.

Monique précise encore qu'il ne pouvait y avoir d'homme dans sa cuisine puisque sa seule issue est la salle à dîner et qu'elle s'y trouvait. Elle revient sur l'histoire du suicidé. Elle a peur. C'est visible à ses mains qui tremblent, à ses yeux qui regardent partout sans se fixer nulle part. Elle insiste sur l'étrangeté de la chose qu'elle a vue ou

qu'elle a cru voir.

Isabelle commence à manifester de l'exaspération. Elle voulait prendre un café bien tranquille avec une amie. Elle se retrouve avec une névrosée qui hallucine tout éveillée.

Alors que Monique va reprendre sa litanie, Isabelle décide que le sujet est clos et qu'elle veut d'autres détails de la vie trépidante de sa riche amie.

- Pis les amours? Ça marche comment de ce temps-là?

- Pas fort!

- Comment ça, pas fort? Pas de petit ami? Pas d'amant? Pas d'aventure? Écoute! T'es presque divorcée, profites-en!

- Je ne peux pas.

- Pourquoi? Grégoire a bien une petite amie, lui!

- Ah oui? Je l'ignorais! Qui est-ce?

- Je ne sais pas, mais il en a une, de ça je suis certaine.

Monique est amère et le laisse voir, elle se fait acerbe :

- Elle doit être jeune, belle et riche. Riche

surtout!

- Non, je crois pas! Mais enfin, profite de ta liberté retrouvée. Des Grégoire, il en pleut à plus savoir quoi en faire sur la planète!

- J'ai l'impression que ça ne plairait pas à mon fantôme.

- Attends pas qu'il te pousse au suicide ton fantôme!

- Ouais!

Elles se séparent sur un « à bientôt » prometteur.

Quand elle a ouvert les yeux, il faisait complètement noir. Elle n'arrivait pas à distinguer les ombres qui dansaient autour d'elle, elle suffoquait, mais elle entendait bien la voix de Grégoire :

- Dis-moi, ils croiront au suicide, les policiers, quand ils découvriront le corps de Monique?

- Bien sûr! Tout le monde a constaté qu'elle était dépressive au restaurant cet après-midi.

10

Marie-Josée Théberge

Comme un jeu

Lorsque j'ai ouvert les yeux, il faisait complètement noir. Je n'arrivais pas à distinguer les ombres qui dansaient autour de moi... Et pourtant, il y a une dizaine de jours encore, les feuilles des arbres jouaient avec la lumière du soleil sur ma peau et le vent donnait le rythme à mes soupirs. À ce moment, exaltée comme je l'étais, c'est une rumba endiablée que j'y voyais! Il n'y avait que les nuages pour provoquer l'entracte.

Cependant, ce soir, enveloppée dans la noirceur et givrée jusqu'au cœur, je fixe le ciel en tirant de tristes conclusions sur les derniers événements de mon existence. Principalement, je fais le funeste constat qu'un jardin secret, aussi attrayant soit-il, peut se truffer de mines. Ainsi, jardinière néophyte que j'étais, je les avais semées à mes pieds. Du coup, au premier faux pas, ma vie a volé en éclats.

C'était quelques jours plus tôt, un midi comme les autres. Les enfants se racontaient leur avant-midi à l'école, chacun dans leur octave. L'aîné, avec sa voix de saxophone qui mue et l'autre, stridente comme un archet de violon branché sur un ampli. Assis aux pieds de Phil, le chien pleurnichait en bavant dans l'espoir vain d'un legs alimentaire.

Enivrés par cette cacophonie familiale, les serins, dans leur cage, avaient choisi ce moment pour s'époumoner leur amour aviaire. C'était fidèle à nos habitudes, une ambiance digne du pavillon exotique au Biodôme!

Phil, entre deux bouchées, me mâche qu'il a un nouvel employé à l'agence de voyage.

- Ah oui? dis-je cyniquement. La moitié de la ville décide de partir en voyage ce mois-ci ou quoi? Depuis quand t'as besoin de deux employés?

Le ton saturé de sarcasmes, je lui jette un regard tout aussi en coin que mon sourire.

Le nez dans son verre de lait, il expédie honteux :

- Ben oui, bon. J'ai viré le dernier embauché vendredi dernier.

Je me lève et dessers la table en lançant le torchon à bouche au plus jeune, qui a du chocolat tatoué jusqu'à l'oreille. Le ton mielleux et le regard papillonnant, je susurre à Phil :

- Je ne sais pas pourquoi tu t'entêtes à recruter. Tu sais qu'il n'y a que toi, mon chéri, qui as la meilleure façon de travailler et-qui-es-le-plus-gentil-et-le-plus-bon-et…

- O.K. J'ai compris le message. Mais tu sais…

Phil m'explique que le mec embauché ce matin est très intéressant. Il n'a pas de diplôme en « voyagerie » mais a pratiquement fait le tour du monde, il a beaucoup d'entregent et parle quatre langues. Finalement, en boni, c'est un philosophe rigolo qui parie sur tout et n'importe quoi!

- Un crayon que le client revient! Deux piastres que dans dix minutes, la compagnie aérienne baisse ses tarifs! Une bière que la réceptionniste portugaise trouve une chambre à mes clients même s'ils affichent complet! Je te le jure, il est marrant et franchement efficace sur ses appels. En plus, il n'a pas de famille. Il est donc très disponible. Il fera les matinées et le samedi, alors tu sais ce que ça veut dire? On pourra plus souvent être ensemble. C'est sûrement le bon ma chérie!

- Peuh! Et moi je te parie un beau tout inclus dans le sud qu'il est viré d'ici deux semaines! Je peux difficilement me tromper, c'est la même histoire depuis que t'as ouvert l'agence! Je peux quasiment préparer nos valises tout de suite!

- Mmouanpppffsss…

Puis l'heure arrive enfin. Celle bénie d'entre toutes. Celle où, avec une hâte quasi précoce, je peux les mettre au chemin après le dîner. Non pas mes vidanges, mais mes enfants… et le mari aussi! Dans une cascade de bisous et de câlins, tout le monde se souhaite une bonne fin de journée et quitte la maison.

Je passe la porte à mon tour en moyenne dix minutes plus tard, top chrono! Mais ça, c'est parce que je m'entête trop souvent à faire entrer tous les couverts sales dans le lave-vaisselle, un art que je possède aux limites de la perfection!

Aujourd'hui, j'ai battu mon record : trois minutes et j'étais dans la rue. Je pouvais même voir ma progéniture se bousculer au loin sur le trajet qui les mène à l'école. Quelques échos de « tête de pus! » et de « j'vais le dire à maman! » me parvenaient aux oreilles.

J'ai coupé net par le ruelle en me tenant les oreilles et en me mettant à chanter du Aznavour comme une possédée.

Par pitié, une trêve!

La ruelle, dissimulée derrière une allée de résineux, longe une rivière morne de *Coke* dégazé

et débouche - ou plutôt « bouche » puisque c'est un cul-de-sac - sur un petit boisé. À ce temps-ci de l'année, le sol se recouvre d'une peau craquante aux couleurs de feu. C'était là mon *spot* à moi, celui où je savoure en solo mon petit plaisir cancérigène : une cigarette.

Parfois deux.

Trois c'est pour remplacer un bon nœud coulant.

Aujourd'hui, deux suffiraient.

Je profite donc de ce moment, allongée dans les feuilles « chesses », comme le dirait mon plus jeune, les yeux clos et la tête vide.

Les feuilles, complices, se froissent et craquent tout autour.

Puis craquent pesant.

Qui ose? Mon *spot*. Mon moment. Ma paix!

« Clic », j'entends.

Lorsque j'ouvre les yeux, un gars est penché sur moi. Ses index et ses pouces forment un cadre imitant un appareil photo devant ses yeux. De cet angle, je ne vois qu'une rangée de dents blanches et des boucles brunes qui encadrent son visage.

Ni une ni deux, je me recroqueville et presque

en même temps, je bondis sur mes pieds le tout, dans un grand cri tout ce qu'il y a de plus faible et féminin.

J'en ai presque honte!

Mon fruit défendu, tombé dans mon alcôve hautement inflammable, fait déjà quelques volutes de fumée.

- Oups! fait-il en ramassant la cigarette. Je suis désolé pour le sursaut. T'étais tellement belle comme ça.

Du coup, mon menton tombe et mes sourcils s'interrogent. Je me demande vraiment si les fabricants de tabac n'y vont pas un peu fort sur la dose chimique. Moi belle? Ou c'est moi qui hallucine ou c'est lui!

Il s'est permis une grande *puff* avant de me la rendre. Puis, il s'est assis dans les feuilles et je l'ai imité.

Je l'ai imité l'après-midi suivant aussi.

Et encore l'autre.

Sans même m'en rendre compte, j'expérimentais pour la première fois l'art délicat du jardin secret : une rangée de fleurs, une rangée de secrets, une rangée de soupirs, une autre rangée de fleurs,

une rangée de désirs, une rangée de mines…

Après quelques jours à peine, mon alcôve végétale craquante en est devenue une de *springs* grinçants à 24 $ de l'heure : un motel miteux dans le premier village piteux et franchement, l'inverse serait tout aussi vrai. L'après-midi, en compagnie de cet homme, j'avais la conscience d'un Boeing sur un *no where*. Il n'y avait pas beaucoup de mots, du ciel à revendre et on débouclait les ceintures.

Quelques jours plus tard, alors que je rentrais à la maison avant le retour de ma famille, j'ai été accueillie, telle la tradition, par le chien, mais aussi par deux grosses valises.

Encore sur la fébrilité de mon escapade d'après-midi, j'ai grimpé les escaliers jusqu'à la cuisine en lançant ma boutade sur un ton survolté :

- Ha! Ha! J'ai gagné mon pari! Ne me dis pas que ton dernier employé est renvoyé? En moins de deux semaines, hein? Qu'est-ce que je t'avais dit! Alors, on part où Phil…

Ma dernière réplique a piqué du nez.

Une première mine venait de sauter.

Phil était assis à la table, le visage blanc. Je

crois qu'il avait pleuré.

- T'as gagné chérie. C'est vrai, il est dehors. Et il m'aura coûté cher ce vagabond de merde, dit-il en frappant son poing sur la table.

De plus en plus inquiète, je me suis assise en face de lui et je lui ai demandé de s'expliquer. J'ai voulu saisir doucement sa main, mais il s'est levé en me lançant un regard noir.

- Je t'avais dit que c'était un rigolo, il philosophait et pariait tout le temps. Ce con prenait tout comme un jeu et il me narguait que la vie n'était pas comme je la vivais. Il disait qu'on n'avait pas besoin de creuser bien loin pour réaliser que le cœur de tout le monde est fait pour être bohème. Que le cœur n'a pas de convenance sociale et qu'il est fait pour suivre des *feelings* au jour le jour. Pis moi, le con quadruple médaillé, j'ai gagé là-dessus, et avec ma vie.

Il a prononcé cette dernière phrase en soudant son regard mouillé au mien.

Une autre mine a soufflé.

- Il m'a gagé un billet d'avion ouvert qu'il relevait le défi de me le prouver, n'importe quand avec n'importe qui… et c'est là que je lui ai parlé

de toi. Je me suis vanté de ton âme pure, ta sérénité, de ton allégeance et ton dévouement pour les enfants et moi…

Puis, il échappe un long soupir et baisse la tête avant de prononcer : « Et le pari était ouvert. »

Sa voix s'est cassée. Il a fouillé dans la poche de sa veste et m'a tendu un paquet de photos développées sur la rue principale.

J'ai fermé les yeux. La honte a brûlé mon visage et j'ai refoulé un sanglot barbelé qui m'a déchiré la gorge. Dans ma tête, j'ai piqué un *sprint* effréné dans mon jardin secret et les dernières mines ont sauté.

Lorsque j'ai ouvert les yeux, dans la cuisine, il y avait des éclats de ma vie partout.

Et Phil était parti.

C'est donc là où j'en suis. Dans le noir, adossée à mes valises et transie dans mon alcôve morte devenue tombeau de feuilles. Les ombres ne dansent plus et je fixe ce ciel gueule de loup plombé d'étoiles où un avion pointille sa présence. À son bord, j'imagine un vagabond bouclé et dans son paquetage, des photos de femmes et quelques vies émiettées.

Aussi disponible

Recueil de nouvelles 2006, collectif

Achevé d'imprimer en mai 2008
Le Reflet I.D. Grafi*k*
Ville-Marie (Québec)
819-622-1313

Recueil de nouvelles
2007

Dans le cadre du
2e Prix littéraire Z'ailées,
les participants ont rédigé
une nouvelle à partir de la phrase suivante :

« Lorsque j'ai ouvert les yeux, il faisait complètement noir. Je n'arrivais pas à distinguer les ombres qui dansaient autour de moi… »

Ce Recueil présente les
dix nouvelles finalistes du concours 2007.

LES AUTEURS :

François Bélisle
Gino Lévesque
Jean-Claude Castex
Zarina Boily
Gilles Boucher
Mathieu Côté
Jean-François D'Aoust
Jacques Lévesque
Josette St-Laurent
Marie-Josée Théberge

ISBN : 978-2-923574-24-0



